

LES PARTS OUBLIÉES

CHARMAINE WILKERSON

LES PARTS OUBLIÉES

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Cécile Chartres

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *Black Cake*
Éditeur original : Ballantine Books
© Charmaine Wilkerson, 2022

Et pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2023

ISBN : 978-2-283-03739-3

À mes parents, à tous les quatre

PROLOGUE

Avant

1965

Il aurait dû savoir que ça en arriverait là. Il aurait dû s'en douter le jour où sa femme, cette *hak gwai*, avait quitté la maison. Ou celui où il avait vu sa fille nager dans la baie alors qu'une tempête menaçait. Ou quand ses parents l'avaient traîné sur cette île avant de changer de nom. Au bord de l'eau à présent, il observait les vagues se briser contre les rochers et attendait que le corps de sa fille s'échoue sur la plage.

Un officier de police lui fit signe. C'était une jeune femme. Il n'avait jamais vu de femme policière. Elle tenait dans ses mains un vêtement blanc, la robe de mariée de sa fille, maculée de gâteau noir et de glaçage lilas. Elle avait dû renverser le gâteau sur elle au moment où elle avait bondi de sa chaise. Il se souvenait d'un bruit d'assiettes qui s'entrechoquent, de verres qui se fracassent, d'un cri. Quand il s'était retourné vers sa fille, elle avait disparu et ses chaussures en satin gisaient éparpillées sur la pelouse, comme de minuscules bateaux chavirés.

PREMIÈRE PARTIE

De nos jours

2018

Elle est là.

Byron entend les portes de l'ascenseur s'ouvrir et, dans un premier élan, il se précipite vers sa sœur pour l'embrasser. Pourtant, quand Benny se penche vers lui, Byron la repousse avant de se tourner vers la porte du bureau de l'avocat. Il sent Benny poser sa main sur son bras et se dégage de son emprise. Sa sœur reste plantée là, bouche bée. De quel droit dirait-elle *quoi que ce soit* ? Voilà huit ans que Byron n'a pas vu Benny. Et, à présent, leur mère est partie pour de bon.

À quoi s'attendait Benny ? Elle a transformé une dispute familiale en guerre froide. Peu importent tous ses discours sur l'exclusion, la discrimination, sur tout et n'importe quoi. D'après Byron, quel que soit le problème rencontré, il y a toujours quelqu'un quelque part qui peut comprendre. Par ailleurs, les temps changent. Il est même récemment tombé sur une étude consacrée aux gens comme Benny.

Les gens comme Benny.

L'étude expliquait que, pour les gens comme elle, le parcours peut être bien solitaire. Ce n'est pas pour autant que Byron compte montrer la moindre sympathie, oh non. Benedetta Bennett a renoncé à ce privilège il y a longtemps, quand elle a tourné le dos à sa famille, et ce même si elle affirme le contraire. Au moins, cette fois-ci, elle est venue. Six ans auparavant, Byron et sa mère étaient assis sur un banc d'église dans le comté de LA, devant le cercueil du père, à attendre que Benny se manifeste, mais Benny n'était jamais arrivée. Byron pensait avoir aperçu sa sœur au cimetière peu après, à l'arrière d'une voiture. Elle sera là dans une minute, avait-il songé. Et pourtant non, pas de Benny. Plus tard, elle avait envoyé un SMS : *Je suis désolée*. Ensuite, silence radio. Pendant des mois. Des années.

Au fil du temps, rien n'était moins sûr que Benny ait été là ce jour-là, ou même que Byron ait eu une sœur.

Qu'il y ait eu un jour une petite fille rondelette aux cheveux ondulés le suivant partout dans la maison.

Qu'elle l'ait un jour encouragé lors des compétitions nationales.

Qu'il ait un jour entendu sa voix traverser l'auditorium quand il avait soutenu sa thèse.

Qu'il y ait eu un jour où il n'ait pas eu ce sentiment d'être orphelin et en colère.

Benny

L'avocat de sa mère ouvre la porte et Benny regarde derrière lui, s'attendant plus ou moins à voir sa mère assise dans la pièce. Mais il n'y a plus que Benny et son frère, désormais, et Byron refuse de la regarder.

L'avocat leur parle d'un message laissé par leur mère, mais Benny ne parvient pas à se concentrer. Elle observe Byron, les mèches de gris dans ses cheveux qui n'étaient pas là avant. Pourquoi l'a-t-il repoussée ? Il a quarante-cinq ans, pas dix. Pendant toutes ces années, son frère ne l'a jamais poussée, ne l'a jamais frappée, pas même quand elle était petite et avait tendance à lui sauter dessus et à le mordre comme un chiot.

Son premier souvenir de Byron : ils sont assis sur le canapé, elle est calée sous le bras de son frère qui lui lit une histoire d'aventure. Ses pieds à lui touchent déjà le sol. Byron s'interrompt pour passer sa main dans les cheveux de Benny, tirer sur ses lobes d'oreilles, lui pincer le nez, la chatouiller jusqu'à ce qu'elle s'étouffe de rire, jusqu'à ce qu'elle pense mourir de bonheur.

Le message

Leur mère leur a laissé un message, explique l'avocat, Mr Mitch. Il s'adresse à Benny et Byron comme s'il les connaissait depuis toujours. Pourtant, Byron pense ne l'avoir rencontré qu'une seule fois, lorsque sa mère a eu besoin d'aide pour se déplacer à la suite de son accident l'hiver dernier, accident qui, selon son ami Cable, n'en était pas un. Byron avait accompagné sa mère au cabinet de Mr Mitch, puis était ressorti l'attendre dans la voiture. Alors qu'il observait des gamins faire du skateboard sur les larges et impeccables trottoirs bordant des magasins chic, un officier de police était venu frapper contre sa vitre.

Ce genre de choses arrivait si souvent à Byron, même à l'âge adulte, qu'il en oubliait parfois d'être stressé. La plupart du temps, quand un officier de police s'approchait de lui ou lui demandait de s'arrêter, il se réfugiait dans ce temps suspendu entre deux battements de cœur, là où il pouvait entendre son sang pulser dans son corps, pareil à une cascade d'eau charriant des siècles d'histoire et menaçant de fendre le sol sur lequel il se tenait. Ses recherches, ses

ouvrages, sa popularité sur les réseaux sociaux, ses conférences, les bourses qu'il voulait financer, tout ça pouvait disparaître en une seule seconde d'incompréhension.

Ce n'est que plus tard, après que le policier eut ouvert le coffre de sa voiture et fut revenu avec un exemplaire du dernier livre de Byron (*Pouvait-il avoir un autographe ?*), que Byron se rendit compte qu'un homme assis seul au volant de sa voiture à regarder des préados faire du skateboard pouvait à juste titre susciter de la suspicion – quelle que soit sa couleur de peau. Oui, ça se comprenait ; parfois, ça n'avait rien à voir avec le fait qu'il était un homme noir. La plupart du temps, si.

– Je préfère vous mettre en garde, leur dit Mr Mitch à ce moment-là. À propos de votre mère. Il faut que vous soyez prêts.

Prêts ?

Prêts à quoi ? Leur mère est déjà morte.

Sa mère. Ma.

Il ne voit pas ce qui pourrait y changer grand-chose.

B & B

Il y a une boîte d'archives pleine étiquetée *Succession d'Eleanor Bennett*. Mr Mitch en tire une enveloppe marron sur laquelle figure l'écriture de leur mère et la dépose sur le bureau devant Byron. Benny déplace sa chaise pour se rapprocher de son frère, puis se penche en avant. Byron retire sa main, mais laisse le dossier là où Benny peut le voir. Leur mère a adressé l'enveloppe à B & B, le surnom qu'elle aimait utiliser chaque fois qu'elle écrivait ou parlait à ses deux enfants en même temps.

Des mots pour B & B étaient souvent aimantés sur le frigo. *B & B, il y a du riz et des petits pois sur la gazinière. B & B, j'espère que vous avez laissé vos chaussures pleines de sable devant la porte. B & B, j'adore mes nouvelles boucles d'oreilles, merci !*

Ma les appelait Byron et Benny uniquement quand elle parlait à l'un d'entre eux, et elle n'appelait Benny « Benedetta » que lorsqu'elle était contrariée.

Benedetta, c'est quoi ce bulletin scolaire ? Benedetta, ne parle pas à ton père sur ce ton. Benedetta, il faut que je te parle.

Benedetta, s'il te plaît, rentre à la maison.

Leur mère a rédigé une lettre, précise Mr Mitch, mais l'essentiel de son message d'adieu se trouve sur un fichier audio qu'elle a enregistré pendant près de huit heures, sur une période de quatre jours.

– Allez-y, reprend Mr Mitch en désignant le paquet du menton.

Byron ouvre l'enveloppe et la secoue pour en faire tomber le contenu : une clé USB et un mot écrit à la main. Il le lit à voix haute. C'est Ma tout craché.

B & B, il y a un petit gâteau noir dans le congélateur pour vous. Ne le jetez pas.

Un gâteau noir. Byron se surprend à sourire. Leurs parents se découpaient un morceau du gâteau chaque année à leur anniversaire de mariage. Ce n'était pas le gâteau de mariage d'origine, disaient-ils. Leur mère en cuisinait un nouveau tous les cinq ans environ, plus petit, et le mettait au congélateur. Pour autant, insistait-elle, vu la quantité de rhum et de porto utilisée, n'importe quel gâteau noir aurait facilement tenu toute la durée de leur mariage.

Je veux que vous vous asseyiez ensemble et que vous partagiez ce gâteau. Vous saurez quand le moment sera venu.

Benny pose sa main sur sa bouche.

Je vous aime, Ma.

Benny se met à pleurer.

Benny

Cela fait des années que Benny n'a pas pleuré. Du moins, jusqu'à la semaine précédente, quand elle a été licenciée de son travail à New York. Au début, elle pensait que son patron était fâché parce qu'il l'avait vue utiliser son smartphone tout en prenant des appels de clients. C'était interdit par le règlement, mais elle avait un message de sa mère. Quatre mots qu'elle n'arrivait pas à se sortir de la tête.

En réalité, le message patientait sur son répondeur depuis près d'un mois, mais à cet instant précis, en observant son smartphone, Benny s'était demandé quoi faire. Elle n'avait pas vraiment parlé à sa mère depuis des années. Il fallait être sacrément culottée pour ne pas parler à sa mère pendant aussi longtemps, pensait Benny. Pour ne pas soutenir sa fille quand elle en avait le plus besoin, aussi.

Durant ces années, Benny avait trouvé plus facile de ne pas se manifester, de ne pas répondre aux rares messages en provenance de la maison, de se motiver à passer chaque fête et chaque anniversaire loin de sa famille, de se dire que c'était une façon de prendre soin d'elle. Dans ses moments

de faiblesse, elle branchait le vieux cadre photo numérique qu'elle gardait sous une pile de carnets à dessin dans un tiroir de son bureau et contemplait les visages souriants qui défilaient sur l'écran, l'un après l'autre, et dont elle pensait qu'ils feraient toujours partie de sa vie.

L'une des photos préférées de Benny la montrait avec Byron et leur père, les bras entrecroisés et tous les trois bien habillés. Ce devait être pour une collecte de fonds, un hommage quelconque ou une réunion d'avocats où son père montait souvent au pupitre. La ressemblance entre eux était frappante, même aux yeux de Benny, qui pourtant l'avait toujours su. Et, d'après l'éclat identique qui brillait dans leurs yeux, on pouvait deviner qui avait pris la photo. Sa mère.

Le patron de Benny avait haussé la voix.

– Ce n'est pas pour ça qu'on te paie, avait-il dit.

Benny avait glissé son téléphone dans la poche de son cardigan.

– Ton travail consiste à lire ce qui est écrit sur le fichu script. Pas à faire des commentaires sur la durée de vie des appareils électroniques !

Ah, c'était pour ça. Pas pour le téléphone.

Le temps que Benny comprenne de quoi parlait son chef, elle était renvoyée.

Elle avait encore les yeux secs en sortant du centre de télé-marketing avec les quelques objets personnels qu'elle avait installés à son poste de travail : une tasse à café craquelée et tachée, et une plante à fleurs effrangées. Benny n'aurait pas su dire de quel type de plante il s'agissait, mais elle ne

l'avait jamais déçue. Rien ne la perturbait, ni le manque d'eau, ni l'éclairage fluorescent, ni l'air chargé d'odeurs de plastique des bureaux, ni même les paroles acerbes de son patron. De temps en temps, elle soulevait les petites tiges de la plante du bout des doigts et nettoyait les feuilles avec un chiffon humide. C'était tout.

Il avait fallu quinze minutes à Benny pour se rendre compte qu'elle était montée dans le mauvais bus. Elle était descendue à l'arrêt suivant et s'était retrouvée devant un vieux café décoré de fausses guirlandes en sapin et de gros nœuds en faux velours sur les portes. Elle ne s'attendait pas à ce qu'il existe encore de tels endroits à New York. En voyant les lettres blanches « imitation givre » sur la vitre qui épelaient « Joyeuses Fêtes », en pensant au fait qu'une autre année s'était écoulée sans qu'elle ait son café à elle (ce serait beaucoup moins kitsch), en apercevant le jeune père qui se penchait en avant pour boutonner le blouson couleur lilas de son enfant et lui glisser les cheveux dans sa capuche couleur lilas, Benny avait éclaté en sanglots. Elle n'avait jamais aimé le lilas.

L'enregistrement

Mr Mitch insère dans son ordinateur la clé USB qui contient les enregistrements d'Eleanor Bennett. Les enfants d'Eleanor se penchent en avant lorsqu'ils entendent sa voix. Mr Mitch, qui s'efforce de garder un air placide, prend une grande et longue inspiration. Il doit rester professionnel. Les familles ont besoin que leurs avocats soient stoïques.

B & B, Mr Mitch m'enregistre. Ma main tremble souvent et j'ai beaucoup de choses à dire. Je voulais vous parler de vive voix, mais je ne suis pas sûre de vous revoir ensemble.

Benny et Byron s'agitent sur leurs chaises.

Vous êtes têtus, mais vous êtes de bons enfants.

Alors qu'il fixe le calepin posé sur son bureau, Mr Mitch sent l'atmosphère de la pièce changer. Des dos se raidissent, des épaules remontent.

B & B, promettez-moi d'essayer de vous entendre. Vous ne pouvez pas vous permettre de rester chacun dans votre coin.

Benny se lève. *Et voilà.* Mr Mitch interromp l'enregistrement.

- Je n'ai pas besoin d'entendre ça, déclare Benny.

Mr Mitch hoche la tête. Marque une pause.

– C'est ce que voulait votre mère, dit-il.

– Vous ne pouvez pas m'en faire une copie ? demande Benny. Je l'écouterai à New York.

– Votre mère a expressément demandé que vous écou-
tiez ça ensemble, du début à la fin, en ma présence. Pour
autant, on n'est pas obligé de rester dans le bureau. Si vous
préférez, on s'arrête là et j'apporte l'enregistrement chez
votre mère plus tard.

– Non, répond Byron. Je veux faire ça maintenant.

Benny fusille Byron du regard, mais il l'ignore.

– Votre mère a bien précisé que nous devons écou-
ter l'enregistrement ensemble, poursuit Mr Mitch. Je
serai ravi de reprendre lorsque vous serez tous les deux
disponibles.

Il ouvre un agenda sur son bureau.

– Je peux passer à la maison en fin d'après-midi ou
demain matin.

– Je ne vois pas ce que ça va changer pour Ma, de toute
manière, souligne Benny.

Du haut de son mètre quatre-vingt-cinq, elle observe
Mr Mitch sans ciller, mais sa voix tremble quand elle dit
« Ma ».

– Pour votre mère, non, mais pour vous et votre frère,
oui, répond Mr Mitch. Il y a des choses que votre mère
voulait que vous entendiez au plus tôt, des choses que vous
devez savoir.

Benny incline la tête en avant, reste immobile pendant
une bonne minute, puis soupire.

– Plutôt cet après-midi, décide-t-elle. Je repars tout de suite après l’enterrement.

Benny regarde Byron encore une fois, mais son frère a les yeux rivés sur le bureau. Elle sort de la pièce sans dire au revoir, sa coiffure afro aux reflets blonds rebondissant alors qu’elle traverse la salle d’attente à grands pas et pénètre dans le couloir sombre.

Mr Mitch entend la sonnerie de l’ascenseur dans le hall ; Byron se lève.

– Eh bien, à tout à l’heure, alors, dit Byron. Merci.

Mr Mitch s’apprête à lui serrer la main. Le téléphone de Byron vibre. Lorsqu’il parvient à la porte, il a déjà le portable accroché à l’oreille. Il a dû y avoir un temps, pense Mr Mitch, où Byron était un simple gamin, jouant sur la plage, et aurait préféré plaquer un coquillage sur son oreille plutôt qu’un téléphone.

– Mon fils est payé pour écouter la mer, vous imaginez ? avait dit Eleanor à Mr Mitch, un jour, à l’époque où son mari Bert était encore en vie et où ils s’étaient croisés à une réunion d’avocats.

– C’est un vrai travail ! avait ajouté Bert.

Ils en avaient ri tous les deux. Eleanor et Bert étaient comme ça, ils savaient être drôles ensemble.

Quand tout sera terminé, peut-être que Mr Mitch pourra discuter avec Byron de son dernier projet, la cartographie du plancher océanique, auquel contribue l’institut pour lequel il travaille. Les océans sont un défi, pense Mr Mitch. Et la vie d’une personne, comment la cartographie ? Les frontières que les gens érigent entre eux et les autres. Les

LES PARTS OUBLIÉES

cicatrices laissées sur les parois du cœur. Qu'est-ce que Byron aura à en dire, quand sa sœur et lui auront entendu le message de leur mère ?

Le retour à la maison

Benny pénètre dans la maison de sa mère par la porte de derrière. Dans la cuisine, elle tend l'oreille. Elle entend la voix de Ma, entend son propre rire, perçoit une odeur de clou de girofle dans l'air, mais elle ne voit qu'un torchon plié sur une chaise, deux boîtes de médicaments posées sur le plan de travail. Aucun signe de Byron. Elle se rend dans le salon. Même à cette heure de la journée, la lumière est chatoyante. Le fauteuil de son père est toujours là, le tissu bleu est usé aux endroits où Bert Bennett s'asseyait. La dernière fois que Benny l'avait vu, il s'était levé de ce fauteuil et lui avait tourné le dos pour quitter la pièce.

Difficile à croire que huit ans s'étaient écoulés depuis.

Benny était en train d'essayer de leur expliquer. Malgré un terrible sentiment de gêne, elle s'était assise à côté de son père. Après tout, qui a envie de parler de sexe à ses parents ? Évidemment, il ne s'agissait pas que de sexe, c'était bien là tout le problème. Benny n'avait cessé de repousser cette conversation et elle en avait payé le prix. Le prix fort.

Benny se souvient d'avoir passé sa main sur le canapé en velours ce jour-là, d'avoir murmuré un compliment. Pendant toutes les années où Benny et Byron avaient grandi dans la maison, et même après, il avait été recouvert d'une protection en plastique. C'était la première fois que Benny voyait le canapé comme ça. Il était fascinant au toucher, elle avait du mal à concevoir qu'il puisse être à la fois doux et rugueux.

– Nous nous sommes réveillés un matin et nous nous sommes rendu compte que nous n'étions pas éternels, lui avait expliqué sa mère en effleurant le tissu. Il est temps que nous en profitions.

Benny avait souri et caressé l'endroit où elle s'asseyait d'habitude comme si c'était une peluche. Le canapé était toujours aussi laid, avec son revêtement couleur cuivre qui scintillait à la lumière, mais la sensation du velours sous ses doigts l'avait aidée à se calmer au moment où son père avait élevé la voix.

Quand elle était petite, Ma et Pa lui avaient certifié qu'elle pouvait devenir ce qu'elle voulait. Cependant, une fois leur petite fille devenue jeune femme, ils commencèrent à dire des choses comme « On a fait des sacrifices pour que tu aies ce qu'il y a de mieux ». Ce qu'il y avait de mieux pour qui ? Pas nécessairement pour Benny. Pire : apparemment, ce qu'elle était, ce n'était pas non plus ce qu'il y avait de mieux. Abandonner une bourse dans une université prestigieuse, ce n'était pas ce qu'il y avait de mieux. Suivre des cours de cuisine et d'art, ce n'était pas ce qu'il y avait de mieux. Enchaîner les emplois précaires dans l'espoir d'ouvrir un

café, ce n'était pas ce qu'il y avait de mieux. La vie amoureuse de Benny. Ça, par-dessus tout, ce n'était pas ce qu'il y avait de mieux.

Benny se dirige vers le sofa et s'assied à côté du fauteuil inoccupé de son père. Elle pose une main sur l'accoudoir, se penche, respire le tissu en tweed, à la recherche d'un reste de la brillantine pour les cheveux que son père utilisait, un truc vert, démodé, tellement nocif que ça aurait pu faire démarrer un pick-up. Benny donnerait cher pour que ses parents soient de nouveau là, assis dans leurs fauteuils préférés, et peu importe s'ils ont encore du mal à la comprendre.

Benny sourit alors qu'un autre souvenir lui revient. Sa mère, perchée sur l'accoudoir du canapé, qui regarde MTV avec Benny et ses amies adolescentes, et Benny qui prie pour que sa mère se rappelle qu'elle a des choses d'adulte à faire et disparaisse. Ma lui avait toujours paru différente des autres mères. Très athlétique, douée en maths et, oui, fan de clips vidéo. Son intérêt général pour la musique était d'ailleurs un truc que Benny, à treize ans, trouvait affreusement embarrassant. Ma semblait toujours faire les choses à sa façon. Sauf quand cela concernait le père de Benny.

Le téléphone de Benny bipe. C'est Steve, qui a laissé un message vocal. Il a appris la nouvelle. Je suis désolé, dit-il, bien qu'il n'ait jamais rencontré sa mère. Peut-être peuvent-ils se voir, quand Benny sera revenue sur la côte Est ? La voix de Steve est douce, grave, et Benny ressent ce frémissement familier le long de ses jambes, comme chaque fois qu'il l'appelle.

Benny et Steve. Pendant des années, ils se sont quittés, retrouvés. À chaque rupture, Benny se promet que ce sera la dernière. Elle ne le contacte jamais. Mais à un moment donné, quand il appelle, elle décroche. Elle ne peut pas s'en empêcher, il la fait rire, et elle accepte de le revoir.

Le rire de Steve, la voix de Steve, les mains de Steve. C'est grâce à cela que Benny a pu se sortir de son marasme après sa rupture avec Joanie. Elle avait suivi Joanie jusqu'en Arizona, bien que jamais Joanie ne lui ait laissé espérer une réconciliation. Quelques mois plus tard, alors qu'elle fixait ses bottes dans la section Livres musicaux d'une librairie de Midtown, Steve s'était approché d'elle.

Steve avait agité les doigts devant son visage. Elle avait redressé la tête : un bel homme au large sourire, les sourcils dressés, avait désigné ses écouteurs, puis la console à laquelle elle était branchée. Benny avait souri et hoché la tête. Steve avait branché son casque dans le jack voisinant le sien et, dès les premières notes, avait hoché la tête et souri discrètement.

Quand ils étaient sortis dans la rue boueuse, Benny avait pensé : peut-être que toutes ces choses que Joanie avait vues en elle étaient bien là, et peut-être que quelqu'un d'autre pouvait les voir aussi. Il lui faudrait du temps avant de s'apercevoir qu'avec Steve, son nouvel amant amateur de musique et de voile, elle se sentirait autant désirée que menacée.

Byron

Il y a des choses à gérer, des conversations à mener, Byron le sait, mais il n'a pas envie de parler à sa sœur en cet instant. Pour l'enterrement, tout est organisé. Byron s'en est occupé alors que Benny prenait l'avion pour la Californie ; le reste peut attendre. Assis sur le porche de sa maison, un foulard autour du cou, Byron contemple les vagues. Il compte rester là aussi longtemps que possible avant de retourner chez sa mère.

Après une si longue absence, Benny est enfin de retour ; cependant, ce n'est pas du soulagement qu'il ressent, c'est de la rancœur. Si les choses s'étaient déroulées différemment, elle aurait pu être là, à côté de lui, en train de dessiner dans un de ses carnets à croquis. Il a encore ce dessin marrant qu'elle a fait de lui tombant de sa planche de surf. L'amertume de Byron l'a même empêché de parler à Benny de la maladie de leur mère – et après, il était trop tard. Il avait eu l'intention de l'appeler, vraiment. Il savait que sa mère n'en avait plus pour longtemps. Seulement, il ne pensait pas que ça irait si vite.

Vendredi dernier, en entrant dans la maison, il avait compris tout de suite, avant même de traverser la cuisine. Sa mère était morte. Il l'avait trouvée dans le couloir. Il était tout à fait possible, avait affirmé le médecin plus tard, pour une personne de mourir de façon aussi soudaine. Surtout une personne dont le corps luttait déjà contre un mal terrible. Ma était encore capable de se lever seule, de se laver le visage, de se servir un verre d'eau, malgré les tremblements de ses mains, d'allumer la télé ou de mettre de la musique, mais en général cela lui demandait un tel effort qu'elle allait ensuite s'allonger.

Alors qu'il calait la tête et les épaules de sa mère dans ses bras, qu'il posait son visage contre sa poitrine, Byron avait pensé à Benny. Comment allait-il lui annoncer ça ? Savoir que Benny allait éprouver cette même perte avait redoublé son chagrin. Au début, il n'avait pas été en mesure de prononcer les mots.

« Benny, Benny », voilà tout ce qu'il était parvenu à dire lorsqu'elle avait décroché. Byron s'était interrompu, la gorge nouée. Il entendait du bruit dans le fond. De la musique, des bavardages, des assiettes. Des bruits de restaurant. Et Benny, qui répétait : « Byron ? Byron ? »

– Benny, je...

Elle avait déjà compris.

– Oh, non, Byron !

Byron avait raccroché et pensé alors aux autres coups de fil qu'il lui faudrait passer, à tout ce qu'il fallait mettre en place. Tout était remonté à la surface : la perte de sa mère, les souvenirs de la mort de son père, les années et les

kilomètres entre Benny et eux, et la rancœur qu'il ressentait à l'égard de sa sœur.

Bordel, Benny.

À présent, il arrive devant la maison de sa mère et aperçoit une voiture de location dans l'allée.

Benny.

Byron entre par la porte de la cuisine, retire ses chaussures et se tient immobile, en chaussettes, à l'écoute. Le silence lui répond. Il traverse le couloir, jette un œil dans le jardin par la fenêtre, puis passe la tête dans l'ancienne chambre de Benny. Pas de Benny.

Évidemment.

Il continue vers la chambre de ses parents. Elle est là, allongée au milieu du lit, enroulée dans une couette comme un énorme rouleau de printemps, et ronfle légèrement. Elle faisait ça quand elle était petite, elle sautait sur le lit entre Ma et Pa, retirait la couverture à Pa et s'y enroulait. *Un rouleau Benny !* hurlait leur père à chaque fois, comme si elle ne faisait pas ça tous les dimanches matin. Benny pouvait faire rire tout le monde, procurer à chacun une sensation de légèreté. Cela faisait longtemps que ce n'était plus le cas.

De nouveau, ce sentiment. Cette méchanceté. Byron a envie de se précipiter sur Benny et de la réveiller ; l'instant d'après, la tristesse l'envahit. Son téléphone vibre. Une notification. Mr Mitch est en route.

Mr Mitch

Lorsque l'avocat arrive à la maison, Benedetta lui serre la main et lui prend sa veste. Byron sort de la cuisine avec du café et des biscuits, et débranche le téléphone fixe de sa mère. Les enfants d'Eleanor ne se parlent toujours pas, mais sa fille lui semble moins à cran. Mr Mitch est sans cesse frappé par la ressemblance des enfants d'Eleanor avec leur père. L'un est couleur acajou, l'autre paille humide, mais les deux ont à présent des airs de petits enfants têtus, avec leurs belles têtes bien droites et leurs lèvres pincées.

Benedetta replie sa longue silhouette sur le canapé et serre un coussin contre elle. Oui, comme un enfant. Il ne s'attendait pas à ça de la part d'une femme si impériale. Byron, assis, se penche en avant, cale ses coudes sur ses genoux. Mr Mitch ouvre son ordinateur portable et le fichier audio. Ils n'ont vraiment pas la moindre idée de ce qui les attend. Ils pensent que le monde tourne autour d'eux. Il appuie sur Play.

Byron

Le son de la voix de sa mère le fend en deux.

B & B, mes enfants.

Le son de sa voix.

Pardonnez-moi de ne pas vous avoir raconté ça avant. Ce n'était pas pareil quand j'avais votre âge. Les choses étaient différentes pour les femmes, surtout celles qui venaient des îles.

Les parents de Byron disaient toujours « les îles » comme s'il n'y avait qu'elles sur la planète. On compte cependant environ deux mille îles, auxquelles il faut ajouter tous les autres morceaux de terre entourés de mers et autres étendues d'eau.

Byron entend sa mère reprendre son souffle et il serre les poings. *B & B, je voulais m'asseoir avec vous et tout vous expliquer, mais je n'ai plus assez de temps et je ne peux pas partir sans vous révéler comment tout ça est arrivé.*

– Tout « ça » quoi ? demande Benny.

Mr Mitch appuie sur une touche de son clavier, interrompt l'enregistrement.

Byron secoue la tête. Il ne leur est jamais rien arrivé, rien du tout. Ce qui, pour une famille noire en Amérique, est très significatif. Avant la mort de leurs parents, le seul drame familial datait du jour où Benny avait fait peur à Ma et Pa en voulant à tout prix leur détailler sa vie amoureuse. Pourquoi n'avait-elle pas simplement invité sa petite amie à la maison et laissé cette idée s'installer dans la tête de leurs parents ? Si elle était plus tard sortie avec un homme, elle aurait pu leur expliquer ce revirement. Une révélation en deux étapes. Ça, leurs parents auraient pu comprendre. Ils s'y seraient faits, au bout d'un temps.

Mais non, Benny était Benny. Toujours en quête d'attention, d'approbation, depuis l'université. Elle n'était plus la petite sœur facile d'avant. La nouvelle Benny ne laissait pas de place au dialogue. Soit on était avec elle, soit on était contre elle. Si Byron s'était comporté de la sorte, s'il s'était braqué au moindre désaccord, au moindre accueil glacial, à la moindre injustice, où serait-il maintenant ?

Cela dit, Byron ne peut pas se plaindre. Il adore son travail, il est né pour être spécialiste des océans. Il est d'ailleurs très compétent, même s'il n'a pas été retenu au poste de directeur de l'institut. De toute manière, grâce à ses apparitions publiques, ses livres, ses missions de conseil sur des tournages, il est mieux payé que s'il avait été nommé directeur. Il gagne près de trois fois plus, mais il préfère que cette information reste entre lui et le fisc.

Byron n'avait pas eu l'intention d'être le spécialiste afro-américain des océans chéri des réseaux sociaux, mais il compte exploiter le filon jusqu'au bout. Il vient de proposer

de nouveau sa candidature au poste de directeur, même s'il sait que son collègue Marc espère être nommé.

Il y a de grandes chances, pense Byron, pour que les administrateurs lui ressortent les mêmes arguments. Que le centre a besoin que Byron joue un rôle d'ambassadeur, à l'extérieur, qu'il attire beaucoup l'attention sur l'institut et ses missions, qu'il leur permet de récolter des fonds et leur confère plus de prestige lors des rencontres internationales que s'il se cantonnait à un poste de direction.

La dernière fois, Byron avait affiché son plus beau sourire d'employé modèle et affirmé qu'il pourrait faire encore plus, que ce soit sur un plan managérial ou opérationnel. Il était sorti de cette discussion désagréable en roulant quelque peu des mécaniques, pour leur montrer qu'il acceptait leur décision sans sourciller.

Nouvelle tentative. Si l'institut refuse de lui accorder plus de responsabilités au niveau opérationnel, il trouvera d'autres moyens d'accroître son influence. C'était Byron qu'on avait appelé sur les plateaux télé pour parler d'un volcan sous-marin en Indonésie. Byron à qui on avait demandé un discours à la réunion de Stockholm. Byron qui avait été démarché par les Japonais pour leur projet de cartographie des fonds marins. Il avait été photographié avec deux présidents et récemment érigé en parfait exemple du *rêve américain* par celui actuellement en poste. À peu près au même moment, sa petite amie lui avait dit qu'il était imbu de lui-même et l'avait quitté.

– Ce n'est pas le genre d'exemple que je veux pour mes enfants, avait déclaré Lynette ce dernier soir.

C'était la phrase la plus cruelle qu'une femme pouvait sortir à un homme. Il ne savait même pas que Lynette voulait des enfants.

Lynette ne comprenait pas. Si on est invité à la Maison-Blanche, on y va, peu importe qui est assis dans le Bureau ovale. C'était une occasion de plus de défendre la cause à laquelle il croyait. De protester contre les restrictions budgétaires dans la recherche, d'exiger un meilleur enseignement des sciences pour tous. C'était une occasion de plus pour un homme noir de s'asseoir à la même table que ceux qui prennent les décisions, et pas d'être en train d'éviter les coups. Ni de se retrouver, pour la énième fois, face à une porte fermée.

Mais Lynette ne voyait pas ça du même œil. Elle ne comprenait pas ce qu'il devait endurer pour être vu et entendu dans ce bas monde. Sa mère, elle, oui.

« Qu'es-tu prêt à faire ? » lui avait-elle un jour demandé lorsqu'il lui avait raconté avoir subi des critiques de la part de quelques gars de son lycée. « Est-ce que tu as fait quelque chose qu'il ne fallait pas, Byron ? Crois-tu être une mauvaise personne parce que tu as eu une note parfaite à ce test ? Parce qu'on a reconnu la valeur de ton travail ? Vas-tu te laisser atteindre par le regard et l'opinion d'un autre ? Penses-tu que ces garçons sont vraiment tes amis ? »

Les yeux de sa mère brillaient de cette lueur qui surgissait d'habitude uniquement quand elle regardait la mer.

« Donc : qu'es-tu prêt à faire ? » avait-elle dit. « De qui es-tu prêt à te défaire ? »

Pour autant, Byron n'avait pas eu l'intention de se défaire de Lynette. Si cela n'avait tenu qu'à lui, elle serait toujours là. Mais elle avait pris une décision et Byron n'était pas du genre à supplier. Ça non plus, Lynette ne comprenait pas. Ce que Byron s'interdisait de faire.

La manière dont les choses avaient évolué avec Lynette était étrange. Byron ne fréquentait pas les femmes avec qui il travaillait. Pendant des années, il était parvenu à respecter cette règle. Bon nombre de types qu'il connaissait ne se souciaient pas de ce genre de choses, mais, relations professionnelles et problèmes de harcèlement mis à part, il n'aimait tout simplement pas s'engager sur ce terrain-là. Et oui, il lui arrivait de se sentir très seul.

Tout ce temps passé à faire des calculs, à participer à des réunions, à écrire des articles et, les premières années, à cartographier les fonds marins pendant des semaines sur des bateaux. Puis, plus tard, les livres et les apparitions publiques. Les salons d'aéroport et les chambres d'hôtel. Comment un homme comme lui pouvait-il avoir une relation qui irait au-delà de la première nuit ?

Cable, le conseiller en toutes choses autoproclamé de Byron, ne jurait que par les sites de rencontre. C'était par ce biais qu'il avait rencontré sa femme. Cable avait eu de la chance. Byron, lui, n'avait pas le temps de passer en revue tous les profils et d'organiser des rencontres avec toutes ces personnes. Byron croisait de nouvelles personnes en permanence, là n'était pas la question.

Puis était arrivée Lynette.

LES PARTS OUBLIÉES

– Pardon, dit à présent Benny, et l'attention de Byron se braque sur la pièce. Pardon, Mr Mitch, continue-t-elle en agitant une main, on peut reprendre.

Mr Mitch lance l'enregistrement.

Mes enfants, je dois vous parler de votre famille, je dois vous parler de là d'où on vient, de la façon dont j'ai vraiment rencontré votre père. Je dois vous parler de votre sœur.

Byron et Benny se regardent, bouche bée.

B & B, je sais, c'est un terrible choc. Soyez patients, je vais tout vous expliquer.

Byron et Benny se tournent vers Mr Mitch et articulent en même temps le même mot.

Sœur ?

La sœur

Notre sœur ? Qu'est-ce que cela signifie ? Que lui est-il arrivé ? Benny et Byron parlent en même temps, posent la même question de manière différente, mais veulent savoir la même chose, à savoir : *Comment c'est possible ?*

Mr Mitch secoue la tête. Il insiste pour que Benny et Byron écoutent l'intégralité de l'enregistrement d'abord, comme le souhaitait leur mère. Il désigne son ordinateur portable du menton. Benny observe le visage de Byron, ses grands yeux sombres, si semblables à ceux de leur père, si semblables aux siens, et repense à tous ces moments avec son frère. Quand ils couraient tous les deux sur la plage, quand ils se faisaient des grimaces pendant les repas, quand il l'aidait à faire ses devoirs de maths, exercice par exercice. Pendant tout ce temps, ils avaient eu une sœur ?

Comment est-il possible qu'ils ne soient pas au courant ? Les parents de Benny ont toujours été mariés et le père de Benny lui avait dit un jour que Ma et lui avaient espéré avoir d'autres enfants, mais il n'y avait eu que Byron, au début. Des années plus tard, Benny était arrivée, à leur plus

grande surprise. Elle les avait ravis avec son petit corps dodu et son drôle de sourire.

– On a vu tout de suite que tu avais le sourire de ta mère, comme ton frère, lui avait dit son père en lui pinçant le menton.

La seule chose qu'elle n'avait pas héritée de son père, c'était sa bouche. Et sa peau pâle.

Benny avait toujours pensé que ses parents étaient faits l'un pour l'autre. Ils avaient beaucoup de choses en commun : ils venaient des Antilles, étaient tous deux orphelins et avaient émigré chacun de leur côté en Grande-Bretagne avant de venir ensemble vivre aux États-Unis. De toute manière, quelle importance, ils avaient toujours affirmé avoir eu un coup de foudre, et certaines personnes finissent forcément par se rencontrer.

– Ta mère m'a trouvé tellement beau, plaisantait son père, qu'elle s'est évanouie sur-le-champ.

Tout le monde avait entendu son récit. Un jour, à Londres, Bert Bennett avait vu Eleanor Douglas s'effondrer dans la rue et il avait volé à son secours – et le reste, c'est de l'histoire ancienne. Parfois, quand son père racontait ce moment, il se penchait vers Ma et collait son nez contre le sien. Un bisou sur le nez. Y a-t-il encore des gens qui tombent amoureux comme ça ? Sans hésitation ? Sans peur ? Ou est-ce que tout le monde était comme Benny ?

Et tous les parents cachent-ils de tels secrets à leurs enfants ?

Avant

B & B, je sais, je vous dois des explications. Mais, pour que vous compreniez bien, je dois commencer par le début. Ce n'est pas seulement l'histoire de votre sœur. D'autres personnes y jouent un rôle. S'il vous plaît, soyez patients. Il nous faut revenir sur l'île et démarrer le récit cinquante ans plus tôt. La première chose qu'il faut savoir, c'est qu'il existait une fille prénommée Covey.

Covey est née dans une ville en bordure de mer, une étendue bleue, profonde et agitée qui virait au turquoise aux abords du littoral. Plus Covey grandissait, plus il était difficile pour elle de se tenir loin de l'eau. Quand elle était petite, son père la hissait sur ses épaules dans la piscine et la lançait là où elle n'avait pas pied. Mais c'est sa mère qui lui a appris à chevaucher les vagues, et c'est ça qui a décidé de son destin.

Sans doute avez-vous en tête ces belles plages des Caraïbes où les eaux sont calmes et si claires qu'on peut voir les poissons nager. Elles existent, mais là où Covey a grandi, c'était réservé au surf – si vous manquiez de prudence, les vagues

LES PARTS OUBLIÉES

pouvaient facilement vous emporter. La plage préférée de sa mère était de celles-là. Ce n'était pas un endroit pour une enfant, affirmait le père de Covey, mais sa mère l'y emmenait quand même. C'est ainsi que Covey est devenue forte. Et elle a eu bien besoin de cette force lorsque tout s'est écroulé.

Covey

Il y avait toujours quelque chose dans ce moment, dans ce bruit, qui les faisait rire.

Ce raclement métallique des bocaux qu'on ouvre...

C'étaient les jours préférés de Covey. Quand elle rentrait de l'école et pouvait retirer ses sandales pour rester dans la cuisine avec les adultes, qui écoutaient du calypso et du rockabilly à la radio. Les odeurs leur montaient à la tête tandis que les deux femmes ouvraient les bocaux de fruits imbibés de rhum et de porto. La brise épaisse se mélangeait à l'air salé et s'infiltrait entre les persiennes pour leur rafraîchir la nuque. Les murmures, les éclats de rire.

La mère de Covey et Pearl, la domestique, vendaient des gâteaux. C'était une petite affaire, certes, mais très populaire. La plupart des couples étaient en concubinage, comme les parents de Covey, mais, les unions formelles étant plus respectées, il y avait toujours quelqu'un de fortuné pour organiser un mariage. À cette occasion, un gâteau noir était indispensable. C'est là qu'intervenaient Mummy et Pearl.

Mummy riait toujours quand elle faisait un gâteau noir. Par ailleurs, il y avait toujours un moment où elle ne pouvait plus résister à l'appel de la musique provenant de la radio.

– Venez, Pearl, disait-elle, mais Pearl n'aimait pas danser.

Pearl lui adressait un sourire bouche fermée et hochait la tête en rythme avec la musique pendant que Mummy brandissait une spatule recouverte de pâte en l'air et marquait le rythme. Elle faisait un pas vers Covey, un pas en arrière, sautait et attrapait la main de sa fille. *Cuh-vee, Cuh-vee, Cuh-vee*, chantait-elle. Elle entraînait Covey dans une sorte de twist – l'air autour d'elle sentait le sucre en poudre, le beurre et la graisse pour les cheveux – et elles tournoyaient en direction de la salle à manger et du salon.

Pearl aimait prendre des airs avec Mummy.

– Miss Mathilda, disait-elle d'un ton qui lui donnait plus l'air de réprimander Covey que de s'adresser à son employeur, ces *gato* ne vont pas se *fè* tout seuls, vous savez ?

Il y eut un temps, quand Covey était petite, où Mummy dansait avec Pa dans le jardin. C'étaient les soirs sans électricité. Ils disposaient des bougies dans des bocaux le long du patio. Mummy se collait à Pa et passait ses mains dans son dos. À un moment donné, ils attrapait chacun la main de Covey et dansaient avec elle. Parfois, Pa prenait Covey dans ses bras et la basculait en arrière, comme ceci, comme cela, et Mummy riait.

Les mois avant sa disparition, Mummy riait peu. Son visage se figeait dès que le père de Covey passait par là.

Covey n'avait pas l'âge de comprendre, elle ne saurait la vérité que des années plus tard. Tout comme elle ne comprendrait que bien plus tard pourquoi les lèvres de sa mère sur sa joue au milieu de la nuit pesaient tant.

Dans son sommeil, Covey perçut un bisou. Puis un autre bisou. Puis une main lui caressa les cheveux. Un soupçon de parfum à la rose et l'odeur salée de la transpiration de sa mère. Soudain, le jour était levé, on était dimanche matin. Sa mère avait dû la laisser faire la grasse matinée. Elle attendit. Pas de maman. Elle sortit de son lit et se rendit dans la cuisine. Pas de Mummy.

Douze heures plus tard, pas de Mummy. Pearl avait fait à dîner, comme d'habitude. Pa était rentré ivre à la maison, comme d'habitude.

Deux jours plus tard, pas de Mummy. La police vint chez eux, les officiers hochaient la tête pendant que Pa parlait. Oui, dirent-ils, ils allaient voir ce qu'ils pouvaient faire.

Une semaine plus tard, Pa prit la main de Covey dans la sienne et essuya les larmes de son visage. Il lui dit que sa mère serait bientôt là. Pa était plus éméché que d'habitude. Pearl serra Covey très fort dans ses bras.

Un mois passa, pas de Mummy.

Un an.

Cinq ans.

Pa passait de plus en plus de temps aux combats de coqs. Covey avait vu la bouteille qu'il gardait derrière un carton dans un de ses magasins. Pearl serrait toujours Covey dans

LES PARTS OUBLIÉES

ses bras en partant. La jeune fille se réveillait toujours au milieu de la nuit, humant l'air à la recherche d'une odeur de rose et de sel.

Lin

Il fallut six ans à Johnny « Lin » Lyncook pour accepter que sa femme ne reviendrait pas à la maison, pas même pour leur fille. Assis dans le jardin avec une bouteille de bière, il observait un lézard gober des insectes invisibles à l'œil nu et pensait à la dure lutte que ça avait été de se maintenir à flot, avec ou sans Mathilda. Cela avait toujours été difficile pour Lin, et pour ses parents avant lui, et pour tous ceux qui avaient traversé les océans aux générations précédentes.

Son *ba* aimait raconter à ses fils comment ses compatriotes avaient su tirer le meilleur d'un début pourtant humiliant aux Amériques. En 1854, leur disait-il, certains des hommes travaillant sur le canal du Panama tombèrent malades au point de vomir une bile noire. Leurs yeux devinrent jaunes. Bon nombre des travailleurs chinois qui avaient été embauchés pour construire la voie de chemin de fer exigèrent d'être envoyés dans un endroit plus sûr. Certains atterrirent sur cette île. Affaiblis par la maladie et des années de dur labeur, peu d'entre eux survécurent. L'un

de ceux qui s'en sortirent ouvrit ensuite un commerce de gros, créant un précédent qui encouragea d'autres immigrants chinois à faire pareil.

Vint ensuite la famille Lin. Un nouveau siècle, un monde de possibilités. Du moins l'espéraient-ils. Le père de Lin quitta Guangzhou avec un contrat de cuisinier et, quelque part en chemin, ses papiers le désignèrent comme « Lyncook ». Il termina son contrat, fit venir sa femme et leur jeune fils, Jian, qui s'appellerait bientôt Johnny, et rejoignit les rangs des propriétaires de magasins du coin. Lorsqu'il ouvrit enfin son premier commerce, il cloua un panneau au-dessus de l'entrée : Lin's Dry Goods & Sundries, et les gens se mirent à l'appeler Mr Lin et son fils aîné Lin, tout simplement. Plus tard, il y aurait un autre magasin et d'autres fils aux prénoms anglais. Mais la route se révéla bien difficile.

Du poisson. Voilà tout ce qu'ils avaient à manger la plupart du temps, quand Lin était encore enfant. La mère de Lin cuisinait un bouillon avec une tête de poisson et le servait avec un morceau d'oignon vert et du piment écossais pendant aussi longtemps qu'elle le pouvait. Ce ne fut que bien des années plus tard que Lin se rendit compte que les autres familles de l'île faisaient leur bouillon avec de la chair de poisson, des bananes vertes et parfois même des crevettes. À ce moment-là, ses parents disposaient d'un peu plus de moyens. Les magasins rapportaient enfin de l'argent. Son père séchait du porc et en accrochait des morceaux entiers sur des crochets qu'il pendait dans la véranda ; les garçons s'asseyaient dans le jardin et regardaient les pièces tournoyer dans la brise.

Mais ça, c'était plus tard.

Les premières années, c'est grâce aux mathématiques que Lin put éviter de penser à son estomac. Les enseignants affirmaient qu'il avait un don, mais Lin pressentait qu'il ne suffisait pas d'être doué pour les chiffres, il fallait aussi être prêt à défier leur logique pour réussir dans ce monde. Il fallait être prêt à prendre des risques. Enfant, alors qu'il observait les hommes qui jouaient au Sue Fah, il calculait les probabilités. Au lycée, il se mit à parier sur les chevaux. Puis il découvrit les combats de coqs et serra dans sa main sa première poignée de dollars. Il huma l'odeur de l'argent mélangée à celle de la poussière et du sang. Il sentit l'avenir lui sourire.

Lin comprit qu'il pouvait améliorer ses chances de gagner en surveillant les éleveurs, en s'informant sur les compléments alimentaires qu'ils donnaient à leurs oiseaux. L'argent permit à son père de moderniser ses magasins, à ses parents d'acheter une maison avec un tamarinier et des arbres à pain. C'était une très bonne chose. En tout, Mamma Lin avait donné naissance à quatre garçons, mais seuls deux survécurent à la tuberculose et seul Lin resta en ville.

Lin avait toujours été loyal envers sa famille. C'est ainsi qu'il avait été élevé. Lorsqu'il gagnait de l'argent aux jeux, il en donnait toujours aux veuves de ses frères et à leurs enfants. Et quand Covey naquit, il embaucha une domestique, Pearl, la meilleure cuisinière de la paroisse, parce que c'était ce que voulait la mère de Covey. Un jour, il se retrouva à court d'argent.

Les éleveurs de coqs de combat recoururent aux stéroïdes afin de remplumer leurs oiseaux, mais ceux-ci devinrent

plus difficiles à maîtriser, surtout lorsqu'on leur fixait des lames aux pattes. Un éleveur dans une paroisse voisine mourut, le bras tranché par un de ses oiseaux. Personne ne vit ce qu'il s'était passé, ils ne virent que la vie s'échapper du poignet de l'homme dans un jet de rouge.

Si Lin comptait sur cet oiseau pour faire fortune, l'accident engendra au contraire une longue série de pertes, au cours de laquelle la femme de Lin se fit plus bruyante, plus critique, puis plus discrète avant de garder le silence. Un jour, elle disparut, laissant derrière elle un simple mot et leur fille de douze ans, qui ne cessait de suivre Lin dans toute la maison pour le regarder avec les yeux tout ronds de sa mère.

Lin soupçonnait Mathilda de l'avoir quitté sous l'influence de toutes ces histoires d'indépendance *Rasta-black-power* qui couraient les rues, alors qu'elle se plaignait avant tout du fait que Lin refusait de l'épouser légalement. Ça, et les combats de coqs.

– Tu n'aimes pas que je parie ? lui demanda-t-il un jour. Où penses-tu que je trouve l'argent pour faire tourner les magasins ? La moitié de nos clients achètent à crédit, qu'ils ne rembourseront jamais, d'ailleurs. Suis-je censé les laisser mourir de faim ? Et d'où vient la maison, à ton avis ? Tu penses que *lajan pous' anlè piebwa* ?

Le visage de sa femme se ferma, comme toujours quand Lin lui parlait en patwa devant leur fille.

Mathilda ignorait sa chance. Certains commerçants avaient des épouses de l'autre côté de l'océan, ou bien des maîtresses de l'autre côté de la ville, mais pas Lin. Pour

autant, Mathilda était le genre de femme qu'un homme essaie de tolérer. Toute cette peau qui débordait du haut de sa chemise. La façon dont elle entrait sans hésiter dans l'eau avec sa fille – cela énervait Lin tout autant que ça l'excitait.

Dans les années difficiles mais pleines d'espoir qui suivirent la Seconde Guerre mondiale, bon nombre des gars revenus sur l'île après avoir servi dans la Royal Air Force envisageaient de vivre en Grande-Bretagne. Certains des Chinois de la capitale quittaient l'île pour la Floride. Lin n'avait pas eu envie d'immigrer de nouveau, il voulait de meilleures conditions de vie ici. Mathilda, qui avait deux ans de moins que Lin, appréciait cette attitude. Lorsqu'ils étaient seuls, elle passait sa main sur le dessus de sa tête et disait qu'elle aimait son étrange chevelure, qui était noire, raide et drue comme une brosse.

Lin aurait pu épouser quelqu'un d'autre. La mère de Lin l'avait asticoté pour qu'il se trouve une fille « comme il faut », une de ces jeunes filles qui venaient tout juste d'arriver de Chine. Une personne qui ferait bien le ménage pour le Nouvel An chinois. Qui assemblerait correctement les enveloppes de Fung Bow des enfants. Qui saurait quoi cuisiner pour conjurer le sort, dont la présence ferait la fierté de la famille lorsque des gens importants viendraient leur rendre visite.

Il savait aussi que Mathilda n'allait pas patienter longtemps. Pour trouver un meilleur parti, il lui suffirait de croiser le regard d'un quelconque propriétaire d'hôtel plus au nord ou même d'une de ces stars de cinéma qui étaient parvenues à faire fortune tout en bronzant sur la plage.

Mais elle lui annonça qu'elle était enceinte et il comprit que c'était ça qu'il voulait : vivre avec Mathilda et leur enfant.

L'amour était une chose déroutante, et sa capacité à s'user, encore plus. Lin devait désormais accepter qu'il n'y avait plus que lui et sa fille. Ils avaient été abandonnés.

En trois ans, les épaules et la poitrine de Covey se développèrent. Elle était plus grande et nageait plus vite que toutes les filles et que la plupart des garçons de la paroisse. Son regard s'affûta, et Lin y reconnut son influence. Cette fille était comme lui. Ce n'était pas qu'une question de talent. Elle ne se contentait pas de s'amuser. Elle était là pour gagner.

À mesure que Covey gagnait, Lin perdait. Le plus terrible, c'était que Lin n'était pas dupe. Il savait qu'il devait faire une pause. Il savait qu'il ne devait pas dépenser tout son argent en alcool. Lin n'oubliait jamais un nombre, il en entraînait des armées entières dans sa tête, mais il était incapable de se souvenir du jour où il avait cessé de se raisonner.

À un moment donné, de nouveau, il pensa à ces hommes qui étaient partis et caressa l'idée de vendre ce qu'il lui restait pour rentrer en Chine.

– Quelle Chine ? lui demanda son seul frère encore vivant. *À prézan la, tu appartiens à cette île.* Quelle Chine ?

Et puis, il y avait Covey. Lin savait qu'il ne pouvait pas l'emmener avec lui, elle avait la couleur de peau de sa mère, son long nez, elle parlait anglais. Il n'avait pas dû lui dire plus de deux mots de hakka en treize ans. Jamais elle ne se trouverait un mari là-bas. *Cho !* Il se gâchait la vie, il le

LES PARTS OUBLIÉES

savait, à s'inquiéter pour une femme enfant qui lui manquait déjà de respect. Qui lui répondait plutôt que de lui obéir. Sans doute Covey était-elle déjà une cause perdue. Pour autant, il resta.

La baie

Avant que la baie ne devienne célèbre, elle était tout à elles.

Nage, nage, nage.

Aucun insulaire qui se respectait ne s'y rendait en semaine sans un bateau ou une planche de surf, hormis Covey et son amie Bunny.

Nage, nage, nage.

Parfois, les stars de cinéma et les écrivains qui possédaient des maisons plus au nord venaient avec leurs amis s'allonger sur le sable, mais, la plupart du temps, quand les filles arrivaient, la plage était déserte.

Nage, nage, nage.

Le dimanche, Covey et Bunny se comportaient comme n'importe quelle autre ado de quinze ans. Elles déambulaient le long du littoral dans leurs maillots de bain deux pièces, enfonçaient un bâton dans les méduses échouées, se recouvraient de sable jusqu'au cou, mangeaient du vivaneau ou des gâteaux au manioc cuits sur le gril par Fishie et sa femme, se rinçaient ensuite les doigts dans les brisants.

Fishie, c'était une institution ! Quand les pères de Covey et de Bunny étaient enfants, il vendait déjà son poisson tout juste pêché. Il avait vu le père de Bunny partir à la guerre pour la Grande-Bretagne et traverser deux océans pour revenir élever deux enfants, contrairement à d'autres qui avaient fait demi-tour aussi sec pour aller vivre en Angleterre, au Pays de Galles ou ailleurs encore. Il avait vu le père de Covey passer d'une *petite chose toute mège*, comme il le disait souvent à Covey en gloussant, à une *grande chose toute mège*. À présent, ces enfants étaient des hommes, et ils tenaient le perchoir à côté de Fishie, argumentant en faveur de l'indépendance de l'île des bouteilles à la main.

Certains week-ends, quand le père de Covey n'était pas trop ivre, il conduisait les filles et leurs amis jusqu'à la cascade. L'eau dans laquelle ils se jetaient était glaciale et ils hurlaient. *Regarde-moi, Pa !* criait Covey. *Regarde-moi.* Quand elle parvenait à lui faire basculer la tête en arrière de rire et se frapper la cuisse, c'était une bonne journée. C'était aussi une bonne journée quand elle avait le sentiment qu'elle comptait plus aux yeux de son père que des coqs puants dans un combat.

Les jours de semaine, Covey et Bunny enfilaient leurs bonnets de bain ; à ce moment-là, Covey devenait enfin elle-même.

Covey était dans la piscine lorsqu'elle avait vu Bunny pour la première fois au club de natation. Elle faisait du surplace et révisait dans sa tête un poème qu'elle comptait réciter en classe. C'est alors que l'ami de Pa, Oncle Léonard, était arrivé avec sa fille Bunny.

Oncle Léonard avait lâché la main de sa fille et l'avait gentiment poussée vers le moniteur. *Concentre-toi, Bunny*, dit-il, puis il était parti alors que Bunny faisait quelques pas en avant. Covey ne l'avait jamais croisée auparavant, elles fréquentaient des écoles primaires différentes, mais elle avait déjà vu Oncle Léonard garer sa camionnette blanche devant chez eux pour prendre Pa. À l'époque, Mummy était encore là et elle l'entendait inspirer entre ses dents et marmonner sous cape chaque fois que Pa et lui partaient aux combats de coqs.

À la piscine, Bunny écouta les instructions du moniteur sans se départir de son air inquiet. Elle n'avait pas les bases, mais rattrapa vite son retard. Un jour, sa mère vint la voir, et Bunny sourit. Covey et les autres enfants échangèrent des regards surpris. Bunny avait le plus large sourire de tous. Pas même la mère de Covey ne montrait autant de dents quand elle souriait. Avec le temps, Covey se rendit compte que Bunny était bien plus qu'un sourire. Entre autres, quand elle nageait, elle ne se fatiguait jamais.

Après les cours, Bunny allait chez Covey. Les ventres gargouillants, elles s'asseyaient côte à côte à la table de la cuisine et balançaient leurs jambes en attendant que Pearl leur donne un beignet frit ou un ravioli bien chaud. S'il faisait encore jour, elles sortaient dans le jardin attraper des lézards ou grimper à l'énorme amandier, jusqu'à ce que Mummy leur demande de rentrer.

Un jour, Covey annonça à Bunny qu'elle voulait s'entraîner dans la baie.

– Pourquoi ? demanda Bunny. On a la piscine.

– Tu verras, lui répondit Covey tout en dirigeant son regard vers le littoral.

– Ce n'est pas dangereux ?

Covey hésita, puis comprit, d'après la lueur dans l'œil de Bunny, qu'elle n'avait pas vraiment besoin de répondre.

Quand leurs pères étaient aux combats de coqs, elles en profitaient pour nager le plus possible. Covey et Bunny suppliaient les garçons voisins de les emmener en voiture plus au sud. Tandis que leurs pères essayaient des taches de sang sur leurs billets de dollars, les filles débarquaient sur la plage, retiraient leurs chaussures et leurs robes, et plongeaient la tête la première dans les vagues couleur saphir.

Grâce à Bunny, Covey ne se sentait plus enfant unique. Elle s'était trouvée une sœur, sur la terre et dans la mer. Covey était plus rapide, mais Bunny pouvait nager sans jamais s'arrêter et elle dessinait dans l'eau les lignes droites les plus parfaites que Covey ait jamais vues. Si Covey nageait comme un dauphin, Bunny était une de ces tortues géantes capables de traverser la planète entière sans se perdre.

Les gens se moquaient gentiment de Covey et de sa passion pour la natation. Elle était comme l'éclair, disaient certains. Avec Bunny, ils demeuraient silencieux. La nouvelle s'était répandue. Bunny était de celles qu'on révérait, une conquérante *zombi*. Cependant, lorsqu'elles eurent seize ans, les choses commencèrent à changer. Les gens les appelaient des « jeunes femmes ». Covey savait ce qu'ils pensaient des jeunes femmes. Qu'elles devraient avoir plus de respect pour la mer et ses périls. Qu'elles devraient arrêter de flirter avec le danger en nageant dans la baie.

– Ce n'est pas naturel, lui dit son père.

Quand Covey était petite, son père avait remporté quelques paris et promis de l'inscrire au club de natation. Il continuait de payer les frais alors même qu'il n'avait plus d'argent pour le reste et, au fil des années, Covey remporta nombre de médailles, lui prouvant qu'il avait fait un bon investissement. Cependant, pour Covey, ce n'était pas assez.

Son Pa avait tort. Il n'y avait rien de plus naturel pour Covey que de nager en pleine mer. Et tant qu'elle avait Bunny, Covey comptait continuer de faire ce qu'elle aimait plus que tout.

– La course du port, dit Covey à Bunny. On devrait participer. Peut-être qu'on peut se trouver un sponsor pour aller à la capitale.

– La course du port ? répondit Bunny. Tu sais que je n'aime pas les courses.

– On pourrait gagner.

– Non. Toi, tu pourrais gagner, Covey.

– Tu pourrais terminer dans les trois premières, j'en suis sûre. C'est une longue course, comme tu les aimes. Et puis certains des bons nageurs des autres îles n'auront pas le courage de venir ici.

Leur île était un des plus petits pays du monde, mais elle possédait l'un des plus grands ports naturels. Des rumeurs circulaient sans cesse à propos de ce qui s'y cachait sous la surface.

Tout le monde sur l'île avait une histoire de requin. Des requins qui n'avaient laissé qu'un torse d'homme échoué sur la plage. Des requins qui bondissaient quand on jetait un

chien mort de la falaise. Des requins qui tournaient autour d'un banc de sable au sud de l'île. De toute sa vie, Covey n'avait jamais vu le moindre aileron dans l'eau. Des barracudas, oui. Elle se demandait si ces requins n'étaient pas comme ces histoires de fantômes auxquelles on ne croyait pas vraiment, mais qui fichaient la frousse quand même.

Covey allait convaincre Bunny de participer à la course du port, elle en était certaine.

- Il y aura des bateaux pour suivre les participants ? demanda Bunny.

- Oui, répondit Covey. Écoute, j'avoue que ça m'angoisse aussi quand j'y pense. Mais on nage bien ici, alors pourquoi ne pas nager là-bas ? Tu ne veux pas participer ?

Bunny secoua la tête.

- N'y pense pas, viens simplement avec moi.

Covey ne pouvait pas imaginer ne pas y aller. Ne pouvait pas imaginer ne pas sentir l'écume glisser sur sa peau alors que son bras sortait de l'eau - le monde bleu-vert devenant de plus en plus sombre sous elle, le ciel éclatant au-dessus, le sel qui lui brûlait la bouche. Elle rêvait d'être invitée à concourir à l'étranger. Elle savait que c'était peu probable, mais ce serait un moyen de quitter cette île. Parce que oui, Covey comptait quitter cette ville un jour, même si sa mère ne revenait jamais la chercher.

- Et si ton père n'est pas d'accord ? demanda Bunny.

- Je m'en soucierai plus tard, répondit Covey.

Trois après-midi par semaine, Covey fendait les vagues, repoussait sa peur des requins, ignorait les remontées d'acide lactique et inspirait à grandes bouffées son avenir de

LES PARTS OUBLIÉES

championne. Trois après-midi par semaine, Bunny étalait de la graisse sur son visage, ignorait les piqûres de méduse et étudiait une carte du grand port naturel de l'île. Parce que, où qu'aïlle Covey, Bunny la suivrait.

Covey et Gibbs

En ces temps-là, il y avait des garçons qui se faisaient des planches avec des quilles de bateaux abandonnés et s'en servaient pour surfer. Certains faisaient du bodyboard ou du surf sur des morceaux de mousse réfrigérante. Ils découpaient le polyuréthane et le recouvraient de résine et de fibre de verre. Ils riaient en sautant de leur planche et revenaient en courant sur le sable. Lorsque les planches de surf industrielles arrivèrent en ville, Covey était prête à tenter sa chance.

Elle se découvrit un talent naturel. Elle n'avait pas de planche à elle, mais Gibbs Grant, oui. Covey venait d'avoir seize ans quand Gibbs Grant rejoignit le club de natation. Il était parmi les garçons les plus âgés et venait d'arriver en ville. Sa famille avait déménagé pour se rapprocher de ses parents après le rachat de leur terre par une entreprise minière. Covey avait entendu parler du fils Grant, mais quand elle le vit sortir du vestiaire, elle sut que leurs chemins ne s'étaient jamais croisés. Elle en était certaine parce qu'elle s'en serait souvenue.

Covey avait atteint l'âge où les garçons cessaient de lui tirer les cheveux. Elle avait atteint cet âge où ils murmuraient dans son dos quand elle passait, sifflaient depuis leurs voitures, se tenaient trop près d'elle à une fête, la gênaient, la dégoûtaient et, parfois, la faisaient rêver. Aucun ne lui avait fait le même effet que ce garçon quand il était apparu au club.

Alors que Gibbs s'approchait du bord de la piscine, Covey le regarda et eut le sentiment que ce garçon, qui l'observait avec ses yeux incroyables, venait de la pousser et voilà qu'elle tombait, tombait, tombait au fond de l'eau.

Plus tard, il lui dit :

- Je comprends pourquoi on t'appelle le dauphin.
- Ah oui ? répondit Covey.
- Tu es rapide.

Elle haussa les épaules et regarda ses pieds. Comme d'habitude, ses orteils étaient tout rabougris – trop de temps passé dans l'eau. Elle fit semblant de trouver ça fascinant.

- Les garçons disent que tu nages dans la baie.
- Oui. Bunny et moi.
- Seulement vous deux ?
- La plupart du temps oui, mais pas toujours.
- Tu penses que je pourrais venir nager avec vous un jour ?

- Si t'as le niveau, répondit Covey en lui souriant.
- J'ai le niveau, assura Gibbs en souriant aussi.

Gibbs se joignit à elles la semaine suivante. Un jour, il apporta une planche de surf. Covey voulut essayer tout de suite, mais Bunny grimaça. Ce fut cet intérêt pour le surf

qui donna à Gibbs et Covey une excuse pour se voir sans leurs amis du club de natation ou leurs camarades de classe, et sans éveiller les soupçons de leurs parents.

La première fois, Covey et Gibbs descendirent un chemin parmi les broussailles afin d'atteindre une crique que fréquentaient les surfeurs. Ils tombèrent sur trois rastas sur la plage. Le plus âgé d'entre eux entra dans l'eau et, l'instant d'après, il était debout sur une planche. Quelle vision fascinante que cet homme dont les dreadlocks grises dansaient alors qu'il affrontait une vague et pivotait dans la direction opposée.

Lorsque ce fut au tour de Covey, les hommes l'observèrent sans se cacher, la suivant des yeux : elle franchit une étroite bande de sable, fendit les brisants et se hissa sur la planche. Jusqu'à la fin de ses jours, Covey se souviendrait de ce sentiment qui l'envahit la première fois qu'elle se tint sur une planche de surf. Elle se souviendrait de Gibbs l'encourageant juste avant qu'elle ne tombe et de s'être demandé si cette joie qu'elle ressentait était uniquement due au surf ou aussi à la présence et à l'attention de Gibbs.

Covey se souviendrait aussi de sa joie lorsque, la fois suivante, les rastas avaient simplement hoché la tête en les voyant et repris leurs activités.

Covey n'avait pas dit à Bunny qu'elle allait surfer avec Gibbs. Il lui faudrait lui en parler à un moment donné et Bunny dirait *Ah oui ?* en souriant, mais Covey savait qu'elle serait jalouse. Elle voyait bien comment Bunny le regardait quand elle croyait que Covey ne prêtait pas

attention. Elle le voyait aussi à la façon dont Bunny lui touchait le visage quand elle l'aidait à mettre son bonnet de bain, à la façon dont elle posait sa tête sur les cuisses de Covey lorsqu'elles lézardaient sur la plage après avoir nagé et attendaient que le soleil sèche leurs maillots. Elle ne voulait pas blesser son amie, sa meilleure amie. Rien n'était plus important pour Covey. Mais, pour Bunny, ce n'était pas assez.

- Championne ! hurla Gibbs quand Covey sortit de l'eau après s'être dressée sur la planche la première fois.

- Tu as un vrai talent, fille de dauphin, commenta-t-il tandis qu'ils s'installaient sur une serviette avec un ananas que Gibbs avait acheté à une marchande de plage.

- Oh, qu'est-ce que tu fais ? demanda Covey.

- Quoi ? s'étonna Gibbs.

Il avait calé l'ananas sur sa cuisse et enfonçait un couteau dans le flanc du fruit.

- Tu essaies de tuer cet ananas ? Pourquoi tu coupes dans ce sens ? Allez, donne-le-moi.

Covey prit l'ananas et le posa, feuilles vers le haut, sur la serviette.

- Et tu prétends que tu viens de la campagne ?

- C'est un simple canif, il n'est pas assez grand.

- C'est le cœur du problème, remarqua Covey.

- Quoi ? Je suis censé errer sur la plage avec un énorme couteau au cas où je croiserais un ananas ?

Covey inspira entre ses dents et ils éclatèrent de rire tous les deux. Gibbs s'allongea sur le sable. Covey essaya de ne pas regarder son short de bain, qui luisait au soleil. Elle tint

l'ananas bien en place et commença à le peler, petit bout par petit bout, exposant la chair jaune et les yeux noirs. Puis elle trancha dans le fruit à la diagonale et retira les taches noires une par une. Avec le canif, cela prenait du temps. Ce qui lui convenait tout à fait.

– Donc, reprit Gibbs. Qu'est-ce que tu vas faire après le lycée ? Tu vas enseigner la natation comme Bunny ?

– D'abord, je veux remporter la course du port et oui, je veux continuer à nager. J'ai aussi envie d'aller à l'université, peut-être même en Angleterre. Un métier en rapport avec les chiffres. Je suis douée pour les maths, comme mon père.

Covey vit une ombre traverser le visage de Gibbs. Elle savait ce qu'il pensait. Ce que la plupart des gens pensaient de son père.

– Et toi ? demanda Covey.

– Je vais à Londres l'année prochaine, c'est sûr. Je vais faire des études de droit, expliqua Gibbs.

Covey sentit son cœur battre plus fort. Il était possible qu'ils se retrouvent tous les deux en Angleterre.

– Le droit ? demanda Covey. Tu veux dire, pour les criminels et tout ça ?

– J'envisage plutôt d'aider les gens à faire valoir leurs droits. Il y a plein de gens qui se font avoir, comme ma famille.

– Comment ça ?

– Mon père avait une ferme. On la lui a prise et nous avons dû déménager.

– Je croyais qu’une grosse entreprise avait acheté la ferme de ton père ?

– Oui, c’est ce qu’ils prétendent, mais mon père n’a pas eu le choix. Ils ont payé le prix qu’ils voulaient, et nous ont tous forcés à partir. Le village entier.

Covey observa Gibbs en silence. Elle ignorait qu’une telle chose pouvait se produire.

– Si tu vas à Londres, tu penses revenir ?

– Pas « si » je vais à Londres, « quand ».

Chaque fois qu’ils se voyaient, Gibbs insistait sur le fait que quitter l’île était la clé de son avenir. Pour le reste, il verrait. À un moment donné, il cessa de parler de son seul futur à lui et commença à évoquer sa vie avec Covey.

Nous, disait-il. *Nous*.

Gibbs, dont les épaules étaient aussi larges et foncées qu’un arbre de pluie.

Gibbs, dont les bras lui enserraient la taille et diffusaient une chaleur le long de sa colonne vertébrale.

Le père de Covey lui avait interdit de traîner seule avec des garçons, mais Covey et Gibbs avaient toujours une bonne excuse. Le club de natation, le club d’échecs et, pendant l’été, les répétitions pour le récital de la fête d’indépendance. Ils vivaient dans une ville entourée de criques paisibles et de fourrés denses où se cacher. Il était facile pour deux adolescents de trouver des endroits où passer du temps et, comme pour tous ceux qui les avaient précédés, leur amour les rendait téméraires.

Covey et Gibbs, qui se tenaient la main face aux brisants.

LES PARTS OUBLIÉES

Covey et Gibbs, qui s'embrassaient dans une grotte marine.

Covey et Gibbs, qui s'accrochaient l'un à l'autre et échangeaient des promesses.

Lin

Ça n'avait pas été facile avec Covey. Déjà, c'était une fille. Ensuite, elle avait hérité des yeux, des dents et de la poitrine de sa mère. Elle ne passait pas inaperçue auprès des hommes du coin, ni auprès de la femme d'un des fournisseurs de Lin qui, c'était de notoriété publique, penchait *de ce côté*. Le pire, c'était qu'elle commençait à lui manquer de respect.

Quand Covey eut l'âge de comprendre que sa mère ne reviendrait pas, elle se rebella, rentrant tard de l'école, par exemple. Ces derniers temps, elle racontait à Lin qu'elle faisait ses devoirs avec une amie après les cours, qu'elle s'entraînait davantage au club de natation, mais il voyait bien qu'elle mentait. Elle rentrait à la maison avec cet air sur son visage et Lin savait qu'il y avait un garçon dans l'histoire. Peu importait que Covey niât.

Un après-midi, Lin, sa patience à bout, attrapa Covey par les cheveux. C'est là qu'il comprit ce qu'il se passait.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Lin.

Les cheveux de Covey étaient incrustés de sel. Bien que Lin le lui ait interdit, son imbécile de fille persistait à nager dans la mer après les cours. Et lui mentait, en plus.

- Tu as perdu la tête ? se fâcha-t-il. On en a déjà parlé, non ? Tu sais ce qu'il va t'arriver si tu nages là-bas toute seule ?

- Rien ne m'arrivera, répondit Covey en prenant une mangue dont elle détacha la peau avec un couteau.

- Tu ne crois pas si bien dire, Coventina. Il ne va rien t'arriver parce que tu ne vas pas y retourner.

Covey le fusilla du regard, puis se détourna. Du temps de Lin, une fille n'aurait jamais osé regarder son père avec une telle insolence. Ces jours-ci, question comportements, c'était du grand n'importe quoi. La semaine précédente, Covey s'était cousu une jupe qui, d'après Lin, n'était rien de plus qu'une bande de tissu lui dévoilant la moitié des fesses. Toutes les filles en portent, s'était défendue Covey. Lin n'avait rien voulu savoir et avait exigé qu'elle défasse l'ourlet. Voilà où le monde en était arrivé.

- De toute manière, tu ne peux pas m'en empêcher, affirma Covey en avalant un énorme morceau de mangue.

Ça suffisait. Lin retira la ceinture de son pantalon, brandit la lanière en cuir et lui donna une bonne leçon. Du moins l'espérait-il. Covey n'avait peur de rien. Or, une fille qui n'avait peur de rien et qui n'avait ni mère ni mari pour la canaliser était dangereuse.

La tempête

En septembre 1963, l'équipage d'un avion de ligne partant du Portugal en direction du Surinam remarqua une zone de perturbations au large de la côte ouest-africaine. Ce signalement fut suivi de rapports de bateaux voyageant à l'est des Petites Antilles. Lorsque le premier avertissement concernant l'ouragan Flora fut émis, il s'approchait de Trinité-et-Tobago, première étape de sa procession funèbre à travers les Caraïbes.

Lorsque les habitants de la ville de Covey comprirent qu'un ouragan arrivait, il était déjà là. Certes, c'était la saison des tempêtes tropicales, qui pouvaient détruire les récoltes, les réseaux de communication et des vies.

Le samedi 5 octobre 1963, trois adolescents nageaient dans Long Bay et deux autres les suivaient dans un petit bateau. Aucun ne voulait avouer aux autres qu'il était inquiet. La tempête s'était déplacée plus vite qu'ils ne l'avaient pensé, le bateau s'était déjà retourné une fois.

À trois kilomètres à l'intérieur des terres, Lin rentrait les poules dans le garage. Le poulailler avait cédé sous la force

du vent et Covey n'était pas là. Les écoles étaient fermées, les rues ruisselaient d'eau boueuse. Lin avait ordonné à sa fille de revenir de chez Bunny après le déjeuner. Le téléphone sonna. C'était Leonard, le père de Bunny.

– Lin, on a trop d'eau par ici. Est-ce que tu peux raccompagner Bunny une partie du chemin ? Je viendrai la chercher à pied.

– Bunny ? s'étonna Lin. Bunny n'est pas ici. Elle n'est pas chez toi ?

– Non, je croyais qu'elle et Covey étaient avec toi, répondit Leonard.

– Oh, merde.

– Oh, doux Jésus.

Lin récupéra Leonard à mi-parcours et ils se dirigèrent vers le littoral. Heureusement, les routes étaient désertes, les magasins avaient fermé en prévision de la tempête. Cependant, les inondations ralentirent les deux hommes.

– Et si elles ne sont pas là ? demanda Lin en se garant parallèlement à la plage.

– Où veux-tu qu'elles soient ? dit Leonard. Si ce n'était pour ta fille...

– Ma fille ? Et Bunny, alors ?

– Bunny suit Covey où qu'elle aille. Tu sais très bien l'influence qu'elle a sur elle.

Lin ne répondit pas. Il y avait des choses qu'un père évitait de dire à un autre père, des choses qui pouvaient mettre fin à une amitié.

Lin aperçut une glacière et des chaussures sur la plage, des vêtements de couleurs différentes déplacés par le vent.

Déjà trempés jusqu'à l'os, Lin et Leonard se précipitèrent vers l'eau. Lin scruta l'horizon à travers le rideau d'eau et aperçut un canoé ballotté par les vagues. Trois nageurs avançaient devant le bateau, leurs bras tranchaient l'écume. Il reconnut le bonnet de bain jaune de Covey.

Lin alluma sa lampe torche et la braqua vers le groupe. Il ne pouvait rien faire d'autre que d'attendre. La nature ne pouvait jouer pire tour à quelqu'un : en faire un père et le remplir d'une terreur absolue pour son enfant. Leonard et lui poussèrent un cri lorsqu'une énorme vague renversa le bateau, projetant les occupants dans l'eau.

Après le retrait de la vague, Lin compta cinq têtes. Il y avait Covey, avec son bonnet de bain jaune, qui tentait d'attraper le canoé. Ils étaient presque sur la plage, mais s'ils n'avançaient pas plus vite, la prochaine vague ferait du canoé un projectile violent.

Dieu merci, Covey possédait une force extraordinaire. En voyant les jambes de sa fille sortir de l'eau, Lin éprouva une telle joie et un tel soulagement que ça lui piqua le nez et les yeux. Ensuite vint la colère. À seize ans, Covey était déjà aussi grande que lui, mais Lin lui attrapa le bras comme une gamine et la traîna vers la voiture.

– Allez, monte, ordonna Lin.

Par-dessus son épaule, il aperçut le fils Grant, le plus âgé du groupe. Il était presque trop beau pour être vrai.

– Toi, Gibbs Grant, dit Lin. Tu devrais avoir honte.

– Oui, monsieur, répondit Gibbs en baissant la tête.

La façon dont Covey contemplait le jeune homme procura des remontées acides à Lin.

– Oui, monsieur ? répéta Lin. Oui, *monsieur* ? C'est tout ce que tu as à dire ? Tu es l'aîné du groupe, tu aurais dû prendre tes responsabilités.

– Non, Pa, cria Covey. C'est moi qui ai exigé que tout le monde vienne ici.

– Toi, jeune fille, tu te tais.

Gibbs regarda Covey puis Lin, la tête haute.

– Vous avez raison, Mr Lin. Tout ça, c'est ma faute.

En cet instant, Lin comprit. Dans la raideur de ses épaules et de sa nuque, dans l'étincelle de ses yeux, il comprit ce qu'un garçon comme lui pouvait incarner aux yeux de sa fille. Bordel, pensa-t-il.

Ce week-end-là, l'ouragan Flora provoqua des dégâts à hauteur de douze millions de dollars et la mort d'une douzaine de personnes sur l'île. Covey eut interdiction de voir Gibbs, et Bunny et elle furent privées de sortie pendant un mois, club de natation inclus. Mais Covey était déjà amoureuse de Gibbs, et Bunny était déjà amoureuse de Covey, et ils étaient encore trop jeunes pour s'imaginer que quelque chose pourrait les tenir éloignés les uns des autres pendant longtemps.

L'incendie

Un an après l'ouragan, Covey fut tirée de son sommeil par le bruit de quelqu'un qui tambourinait à la porte d'entrée et criait : *Lin ! Lin !* Elle pénétra dans le couloir au moment où son père glissait ses pieds dans des sandales et sortait de la maison.

Covey suivit son père dehors tandis qu'il courait dans l'allée et longea les bougainvilliers jusqu'à la rue. Au bout de celle-ci se trouvait un petit ensemble de magasins, dont un lui appartenait. En journée, Covey aurait pu voir l'intersection au loin, mais à présent il n'y avait qu'une étrange lueur orange dans le ciel nocturne.

– Covey, rentre à la maison ! lança son père en la voyant. Rentre et ferme la porte derrière toi.

L'idée de fermer la porte à clé la choqua. En dix-sept ans, elle n'avait jamais eu à le faire. Pas même avec tous ces troubles politiques plus au nord, pas même pendant les meurtres l'année dernière. Jamais le besoin ne s'était fait ressentir.

– Mais, Pa, protesta Covey en toussant.

Une bouffée de fumée lui irrita la gorge. Son père posa ses mains sur ses épaules et lui fit faire demi-tour.

– Ne me réponds pas, dit-il, rentre. Regarde-toi. En chemise de nuit, en plus. Rentre et va t’habiller.

Covey rentra à la maison en courant, les bras croisés sur sa poitrine pour cacher le ballonnement de ses seins. Elle en avait vu assez pour comprendre que les magasins de son père étaient sans doute en train de brûler avec d’autres sur la même rue. Alors qu’elle posait le pied dans son jardin, deux femmes la dépassèrent. L’une d’elles expliquait qu’un commerçant *chinwa* avait tabassé une de ses employées et que c’était pour cette raison que quelqu’un avait mis le feu à son magasin.

– La femme n’a *fè que mandé lajan et li a dejwenté la face*, dit-elle.

L’autre femme claqua la langue.

Chinwa ? Désignait-elle le père de Covey ? La plupart des commerces de la paroisse appartenaient à des résidents chinois – ça aurait pu être n’importe lequel d’entre eux. Mais pas son père. Tout le monde savait que son père avait une tendance au jeu et à la boisson, mais tabasser une employée ? Johnny « Lin » Lyncook n’aurait jamais fait ça. Son Pa ? Son père avait levé sa ceinture sur elle une fois, mais ne l’avait pas frappée. Il semblait penser que la menace suffisait. Chien qui aboie ne mord pas.

En arrivant chez elle, Covey aperçut Gibbs et son père qui se précipitaient vers l’incendie. Gibbs traversa la rue dans sa direction.

– Je suis désolé. Mon père..., dit Gibbs.

– Je sais, je sais.

– On peut se voir demain ? demanda Gibbs. Essaie de me retrouver demain au même endroit que d’habitude.

Covey hocha la tête. Des larmes lui montèrent aux yeux alors qu’elle poussait le portail de sa maison. Cependant, elle n’eut pas à attendre le lendemain. Une heure après, Gibbs était de retour – il frappa une pierre contre la clôture jusqu’à ce que Covey regarde par la fenêtre, puis vienne lui ouvrir. Main dans la main, ils traversèrent le jardin et se réfugièrent à l’arrière de la maison.

– Mon père ne doit pas te voir.

– Covey, je ne crois pas que ton père va revenir de sitôt.

Covey sentit son corps s’alourdir. Elle posa sa tête sur l’épaule de Gibbs.

– Et ton père ?

– Il va bien. Notre magasin n’est pas touché, il est allé aider.

Dans le silence, ils s’embrassèrent et se caressèrent jusqu’à ce que Covey le repousse.

– Tu devrais y aller avant que quelqu’un nous voie.

– Tu as raison, observa Gibbs avant de l’êtreindre une dernière fois, puis de disparaître.

Covey resta seule dans la maison jusqu’à l’aube, à attendre et se ronger les sangs. Ces derniers temps, Covey avait surtout cherché à éviter son père, rêvant du jour où Gibbs et elle pourraient quitter l’île ensemble ; mais, cette nuit-là, elle ne désirait rien de plus que voir son père franchir la porte. Sa mère était partie, mais son père, non. Ses grands-parents étaient décédés, son oncle, ses tantes et ses cousins avaient

déménagé, mais son père était toujours là. Cet homme égoïste, à l'esprit étroit et au sale caractère, était toute la famille qu'il lui restait.

À la lueur du jour, certains voisins vinrent aider le père de Covey et d'autres commerçants à trier les débris. Quatre magasins avaient pris feu, dont les deux de son père. Personne ne savait qui avait démarré l'incendie. Ou, du moins, personne n'osait le dire. Ensuite, ils se posèrent dans le jardin de son père. Leurs chemises et bermudas étaient couverts de suie. Son père n'avait plus qu'une sandale au pied et tenait l'autre, qui était cassée, dans sa main. Covey se précipita dans la salle de bains pour essuyer ses larmes.

Les hommes se rincèrent les mains et le visage au tuyau du jardin avant de s'asseoir sur des chaises ou sur les marches de la véranda. Pearl et Covey leur apportèrent des verres d'eau glacée et des assiettes de poulet, riz et petits pois. L'odeur du lait de coco et de l'ail se mélangeait à celle, lointaine, de bois brûlé et de métal. Le père de Covey parlait en marmonnant avec un autre commerçant de l'homme qui avait apparemment tabassé son employée.

– *C'est pas la première fois pété fiel an moun*, dit-il. Cet homme ne fait que nous attirer des ennuis.

La mère de Covey aurait fusillé son père du regard pour s'être ainsi exprimé en patwa, mais elle ne vivait plus ici depuis cinq ans.

Elle n'avait pas téléphoné.

Ni écrit de lettre.

N'était pas revenue chercher Covey.

– Ce n'est sans doute que le début, grommela l'autre commerçant.

Covey avait envie d'en savoir plus, mais Pearl l'appela dans la maison. Si on voulait savoir ce qui se passait en ville, deux options : traîner avec les hommes dans le jardin ou, à partir du moment où on avait des formes et des pointes, et où on n'était plus autorisée à rester, avec les femmes dans la cuisine, surtout les jours de lessive. Il y avait souvent un moment de calme les après-midi après l'école. Les vêtements blancs avaient été étalés sur le porche pour être rincés à la javel et Pearl avait le temps de manger un morceau et de discuter avec les autres domestiques de la rue.

Comme tout le monde en ville, Covey avait entendu les rumeurs sur les commerçants chinois qui ne payaient pas leurs employés correctement ou faisaient des avances à leurs clientes. Mais ils n'étaient pas les seuls à maltraiter leurs subordonnés. Covey le savait parce que les femmes se confiaient leurs histoires. Ce genre de choses, ça arrivait tout le temps, sur leur lieu de travail, dans un magasin, à l'école, à elles ou à d'autres. Qu'elles aient affaire à des *Chinwa*, des *Neg* ou des *Betjé* ne changeait rien.

Pearl affirmait que l'être humain était né pour être un *brigandé* ; rares étaient ceux qui n'abusaient pas des plus faibles ou ne profitaient pas des plus forts. Cependant, même Pearl semblait penser que le père de Covey n'était pas si terrible, du moins comparé à d'autres. Comme Little Man Henry, dont la cruauté était connue de tous. D'après Pearl, Little Man avait exporté ses manières de délinquant bien au-delà des frontières de leur paroisse.

Il était de notoriété publique que Little Man acceptait de l'argent des politiciens pour fomenter des troubles du côté ouest de l'île. Et ce n'était pas ça le pire. Little Man était capable de tuer. Bien des pauvres gens ayant profité de la prétendue générosité de Little Man avaient perdu la vie, incapables de le rembourser. D'autres étaient rentrés chez eux en rampant, dans un sale état mais muets comme des tombes.

– Dès qu'il s'agit d'argent, dit Pearl, tout ce qui tombe du ciel n'est pas forcément une bénédiction.

On disait que la femme dont le corps avait été retrouvé plus au nord il y a quelque temps était une *mové fi* d'une autre ville qui avait refusé les avances de Little Man. De toutes les histoires sur Little Man, c'était celle-là qui avait inquiété Covey. Qu'un homme puisse causer autant de souffrance à une personne qui ne lui avait rien fait. Apparemment, son frère n'avait rien à lui envier. On disait que les deux Henry profitaient aussi bien de la malchance des autres, qu'ils la provoquaient.

Pearl et Covey auraient dû se douter que, tôt ou tard, Little Man mettrait le grappin sur Johnny Lyncook. Mais ça ne leur traversa pas l'esprit.

Il faudrait du temps à Covey pour se rendre compte que l'incendie avait été le début de la fin. Le ressac de la vague charriant les dettes de son père les emporterait tous les deux. La plupart des biens de son père avaient été détruits par les flammes. Le reste était trop abîmé pour être vendu. Le lendemain de l'incendie, elle entendit Pearl dire à la domestique d'à côté que Mr Lin ne

LES PARTS OUBLIÉES

méritait pas d'être ruiné par le mauvais comportement d'un autre. Mr Lin, dit Pearl, était tout à fait capable de se ruiner tout seul.

Lin

Qu'est-ce qu'un homme, se demanda Lin, qui n'a plus de foyer ?

Lin savait que les gens le considéraient toujours comme un étranger, bien qu'il soit allé à l'école dans cette ville, s'y soit marié et y ait élevé un enfant. Bien que ses frères, comme tant d'autres, aient succombé à la tuberculose. Lin, aussi, s'était toujours considéré comme étranger, alors même qu'il déposait ses dominos sur la table de son jardin, alors même qu'il jurait en *patwa* local, alors même qu'il s'asseyait sur les marches de sa véranda et dégustait une mangue cueillie sur l'arbre que son père avait planté de ses propres mains.

Tout cela changea la nuit où ses magasins partirent en flammes, la nuit où quelqu'un mit le feu au local où il travaillait depuis qu'il était *timanmay*, la nuit où il s'était retrouvé à s'inquiéter pour la sécurité de sa fille dans la ville où elle était née. La nuit où Lin, sans argent et sans objets à troquer, s'avoua qu'il était complètement dépassé.

Cette nuit-là, tous les noms dont les gens l'avaient affublé dans son dos, tous les airs de désapprobation qu'on lui avait adressés tandis que son enfant, dépourvue de mère et dont la peau était marron, le suivait partout, une main agrippant sa chemise, lui revinrent en mémoire, le tranchant à vif. Il comprit alors qu'il n'était pas un étranger, que cet endroit était sa seule maison, qu'il n'avait nulle part d'autre où aller. Certes, c'était Little Jian de Guangzhou qui était arrivé ici, mais il avait passé plus de temps à être Johnny « Lin » Lyncook, résident de la paroisse de Portland, à environ quatre-vingt-dix kilomètres de la capitale et beaucoup trop loin de la Chine. Il ne pouvait plus être l'un sans l'autre.

Son *ba* avait-il eu tort d'insister pour qu'on l'appelle par son nom chinois et qu'on fasse de même avec Johnny ? Avait-il eu tort de parler en hakka en public à ses fils ? Lin avait-il eu tort de se rendre tous les printemps au cimetière de Gah San pour balayer les tombes de ses frères disparus et, plus tard, de ses parents ? Est-ce que cela aurait changé quelque chose ?

Aucune importance. Les accusations émises à l'encontre de Lin pour les fautes d'un autre homme qui lui ressemblait allaient le faire tomber, et il y était pour quelque chose. Il avait commis trop d'erreurs. Lin n'était pas en mesure de se remettre de l'incendie parce qu'il avait trop de vices, parce qu'il croulait sous les dettes.

Lin observa ses pieds encore recouverts de suie. Il ouvrit le tuyau du jardin et se rinça les orteils. Ensuite, il leva la tête vers la fenêtre de la cuisine et aperçut Covey qui discutait avec Pearl, leurs échanges rythmés par les assiettes

LES PARTS OUBLIÉES

qu'elles nettoyaient et rangeaient. Sur le point d'accepter que ce qu'il avait sous les yeux était ce qu'il avait de plus cher, Lin comprit aussi qu'il s'apprêtait à tout perdre.

De nos jours

Un morceau d'ici

Qui sont tous ces gens dont parle la mère de Benny ? Quel rapport avec Ma ? Et cette sœur qu'elle a mentionnée, où est-elle ? Benny ne comprend pas bien ce qui s'est passé, et elle n'est d'ailleurs pas sûre d'avoir envie de savoir. La panique monte, tout lui échappe. Elle voudrait simplement récupérer sa mère, comme avant.

Benny annonce qu'elle doit aller aux toilettes. À la place, elle se dirige dans la chambre où elle a grandi et ouvre sa valise à roulettes.

Là.

Elle déroule un sweatshirt avec le logo d'une université qu'elle a hérité de son frère il y a des années et en extrait un verre doseur, un truc en plastique opaque qui date d'avant sa naissance. Apparemment, il remonte à l'époque où Ma, jeune mariée, venait d'arriver aux États-Unis. Onces et tasses d'un côté, millilitres de l'autre.

– Prends-le, lui avait dit sa mère alors que Benny faisait ses valises pour la fac.

Elle avait mis le verre doseur dans le sac en toile de Benny et l'avait tapoté.

– Comme ça, tu auras toujours un morceau d'ici avec toi, où que tu ailles.

Par la suite, Benny n'avait jamais fait un sac sans y glisser le vieux verre doseur, petit rappel de ces journées passées dans la cuisine avec sa mère.

Benny arrivait à peine à la crédence de la cuisine lorsque sa mère lui avait montré pour la première fois comment confectionner un gâteau noir. Ma avait ouvert un des placards du bas pour sortir un énorme bocal. Elle laissait les fruits tremper dans le rhum et le porto toute l'année, pas simplement quelques semaines avant – c'était un de ses petits secrets.

– C'est une recette de l'île, avait dit Ma. C'est ton héritage.

Pendant que la pâte cuisait au four, Ma avait hissé Benny sur un des tabourets verts. Elle avait expliqué à Benny que le siège était de la couleur des arbres qui poussaient directement dans l'eau, là où elle avait grandi. Benny avait imaginé une mer sombre et vaste, percée çà et là par d'immenses arbres, comme les *redwoods* que leurs parents les avaient emmenés voir au nord de la Californie. Elle les voyait se tenir droits, telles d'imposantes sentinelles, alors que de grosses vagues venaient s'écraser sur leurs troncs.

– Un jour, tu verras, lui avait dit sa mère.

Benny avait grandi en pensant que son père et sa mère les emmèneraient, Byron et elle, sur l'île, un jour, mais ils ne l'avaient jamais fait. Plus tard, elle avait compris que ces immenses arbres étaient en réalité une mangrove – des